

Que sera demain ?

Malgré tout, le rêve se brisera

Ce sont les cris qui me tiennent éveillée. Pour d'autres, ce sont les cris qui les réveillent. Certaines vivent ce cauchemar au moment où d'autres songent, rêvent et dorment. Les autres ne savent pas que ce cauchemar existe. Ils ne savent pas qu'on peut vivre un tel cauchemar. Pour eux, les cauchemars c'est du domaine du songe. Aucun rêve, aucun cauchemar n'en sortira jamais. Un songe qui se mêle à la réalité ? Impossible. Cela n'arrive que dans les films, dans les livres, dans les contes et les légendes. Impossible pour d'autres. Possible pour certaines.

Ce sont les cris qui me tiennent éveillée. Pour d'autres, ce sont les cris qui les réveillent.

" Tu dors ?

-Non."

Elle se tourne vers moi. La paille craque sous elle. Son visage est éclairé par les rayons de la lune. Ses yeux sont ouverts et me fixent. Sa bouche tente un sourire.

Je tends la main vers ses cheveux. Je retire le brin de paille coincé dans une mèche. Une larme coule.

"Ca fait mal ?

-Je ne sais pas."

Un cri de femme retentit. Une longue plainte aiguë. Puis un bruit sourd. Un corps qui tombe sur un autre corps. Les cris se sont tus. Des pleurs. Un halètement. Des pleurs presque silencieux. Un halètement heureux.

"C'est fini ?

-Oui."

Des froissements de corps, de tissus, de bruits de pas. Un corps se lève, s'habille, s'éloigne. Un autre s'assoit et attend.

"Suivante !"

Quelqu'un s'allonge sur une paillasse. Renifle. Se pelote dans sa couverture. Puis...

Silence.

"Suivante !"

Silence interminable. Silence lourd.

Une lumière s'allume. On entend des chuchotements. Elle s'est crispée, a fermé les yeux, se recroqueville sur sa paillasse. Les chuchotements se tarissent à l'arrivée de pas lourds. Les corps tremblent, se font petits. La lumière est blanche, crue. Les pas se sont arrêtés. Une silhouette se dessine à l'embrasure de la porte.

"Où est-elle ?"

Je ferme les yeux. Je me fait minuscule. Je serre les paupières aussi fort que possible. Mon corps tremble.

"Où est-elle ?"

La voix est ferme. Calme. Le visage doit être impassible.

La tension monte. Certaines pleurent doucement.

"Où. Est. Elle. ?

-Elle est partie."

Un corps se redresse. La silhouette se tourne vers lui. Les pleurs cessent. Le silence est total.

“Elle est partie après le coucher du soleil, aux premières lueurs de la nuit. Ce matin elle a rassemblé ses affaires, elle a préparé son baluchon, elle a emmené une jupe, deux culottes, un soutien-gorge, un haut ; cet après-midi, pendant la sieste elle a volé une veste d’homme et des chaussures d’homme ; ce soir au repas, elle volé du pain. Elle est partie au début de l’exercice de début de soirée, elle a dit qu’elle allait aux toilettes et elle est sortie par la fenêtre. Elle n’a dit au revoir à personne. Je ne sais pas où elle est partie ni pourquoi, je le jure.”

Les pas se rapprochent du corps de celle qui a parlé. L’homme est proche de moi maintenant, peut-être deux mètres. Je me recroqueville encore plus.

L’homme se tient en face d’elle. Il la regarde droit dans les yeux. Il s’accroupit et se met à sa hauteur. Il tend la main vers elle, lui caresse la joue. Puis sa main arrête de caresser la peau. Rapidement, elle s’en retire puis se rabat brutalement. La gifflé retentit dans le silence de la nuit. Elle hoquette. Des larmes coulent sur ses joues.

“On ne vous apprend pas à vous taire ici ? Et à ne pas pleurer ? A contenir ses émotions ? A rendre son mari heureux ? A caresser en silence ? A crier au bon moment ?

-Si, mais....

-Tais-toi j’ai dit ! Tu parles trop ! C’est moi qui parle ! Tu écoutes ce que je dis ?

-Oui j’...”

Sa main fouette l’air, s’abat sur sa joue. Une autre s’enfonce violemment dans son ventre. Le corps se plie en deux. L’homme la pousse au sol. Elle tombe lourdement. Il lui arrache les cheveux, prend une main dans la sienne et lui casse les doigts un à un. Il lui arrache ses vêtements. Balance son poing dans sa mâchoire. La lève. La tire par le bras. Elle se traîne, peine à marcher, peine à suivre ses pas. Il l’entraîne vers la porte. La plaque contre le mur de droite. Face à nous. Nous, les silencieuses qui ont ouvert leurs yeux et qui observent. Il la tourne vers le mur. Marque un temps d’arrêt. Se tourne vers nous et nous regarde toutes droit dans les yeux. Puis il prend sa tête et la propulse contre le mur. Trois fois. Et son corps tombe par terre. Il se recule, la regarde. Regarde son corps nu et ensanglanté éclairé par la lumière crue de la pièce d’à côté.

“Au moins, tu sais rester silencieuse quand on te frappe. Mais je ne pense pas que ton futur mari, quand il te rencontrera, voudra de ton corps. De toi, personne ne voudra jamais.”

Il part. Éteint la lumière et s’allonge sur son lit. Il se relève, ferme la porte et se recouche. A droite de la porte, la femme pleure. Dans la pièce, les femmes restent silencieuses. Nous la regardons mais elle ne nous regarde pas. Elle reste immobile, en boule, en pleurs, par terre. La femme ? La jeune fille. La petite fille de dix ans ne comprend pas ce qu’elle a fait de mal. Les femmes ? Les jeunes filles. Les jeunes filles de la pièce se rallongent en silence. L’autre ronfle déjà. Mais les filles n’arrivent pas à trouver le sommeil. Même tard, les cris retentissent toujours. Et le silence des minutes précédentes aussi.

Elle se blottit contre moi. Elle est si frêle, si petite.

“Et demain ?, elle chuchote en levant son si doux visage vers moi.

-Demain est un autre jour. Dors petite soeur.”

Ma petite soeur, si innocente et si gentille. Que pouvais-je lui dire ? Que pouvais-je dire à une enfant ? Que demain nous allions toutes mourir à cause de la trahison d’une d’entre nous ? Que la fuite d’une fille pouvait tuer les autres ? Que pouvais-je dire à toutes ces filles plus jeunes que moi ? Ces filles si seules, tout juste jeunes filles et qui apprenaient à devenir

femmes ? Comment expliquer à ma soeur de huit ans que ce que nous subissions était de la violence ? Qu'on apprenait pas à jouer à une fille ? Qu'une fille avait le droit de parler ? Pas ici. Non, ici une fille, une femme, une vieille n'a pas le droit de parler. Mais pourrais-je un jour lui expliquer, comme ma tante l'avait fait pour moi, qu'une femme était aussi libre qu'un homme ? Qu'elle ne devait pas se faire frapper, qu'elle ne devait pas rester silencieuse, qu'elle devait aller à l'école et apprendre la vie avant d'apprendre son rôle. Aurais-je un jour la force, la chance de lui dire que nous avons été violées ?

Demain est un autre jour. Peut-être mourrons nous. Peut-être nos parents n'en connaîtront-ils jamais la cause. On leur dira peut-être que nous sommes mortes d'une maladie attrapée sur ce camp. Après tout, qu'est-ce qu'ils en avaient à faire de nous ? Nous, les deux seules filles d'une fratrie de dix ? Après tout, nous n'étions que les maillons faibles de la famille. Nous n'étions pas fortes et importantes comme nos frères, ces hommes. Peut-être que le camp se finira comme il avait commencé : dans le silence, la soumission et l'illusion. Je ne sais pas petite soeur, dors pour l'instant et demain nous verrons. Demain nous mourrons. Demain nous vivrons.